TOURCOING : Pelléas légendaire par JC MALGOIRE



TOURCOING. Pelléas et Mélisande. Malgoire. 23-25 mars 2018. Créé en avril 2015, le spectacle choc piloté par JC Malgoire reprend du service pour le centenaire Debussy 2018, en 3 dates incontournables : les 23, 25 et 27 mars 2018. C'est l'événement lyrique et le temps fort de **l'année DEBUSSY 2018** : tant pour la pertinence de la lecture orchestrale (sur instruments d'époques dont les cordes en boyau… lesquelles furent de mise dans les orchestres français jusque dans les années 1940 !,) que pour la distribution idéale, réunissant des chanteurs français… Articulation et intelligibilité, garantis (une exception actuelle qui mérite évidemment le déplacement). Défricheur constant et surprenant, **Jean-Claude Malgoire** ne cesse de prouver la justesse d'une intuition qui fait défaut ailleurs.



Après avril 2015, revoici en mars 2018 (pour le centenaire de la mort de Debussy, ce 25 mars 2018), un nouveau défi propre à l'opéra français à la fois résolument moderne et symboliste, Pelléas et Melisande de Debussy (1902). Pour éclairer les enjeux de l'ouvrage, le chef a su comme toujours s'entourer d'une équipe choisie de solistes : la subtile **Sabine Deviehle** y chante sa première Mélisande; prise de rôle aussi pour le baryton **Alain Buet** : il incarne le jaloux et déchirant Golaud; et hier Aben Hamet, le baryton **Guillaume Andrieux** chante Pelléas.



Guillaume Andrieux *(Pelléas) et* ***Sabine Devielhe*** *(Mélisande) : deux interprètes fins et subtils qui font à Tourcoing deux formidables prises de rôles (© CLASSIQUENEWS.COM)*



DEBUSSY sur instruments d'époque… Aux résonances régénérées de l'orchestre réunissant selon le voeu du maestro, **que des instruments d'époque**, répond la mise en scène claire et limpide de **Christian Schiaretti** qui en homme de théâtre fait souffler dans la succession des tableaux, un rythme « shakespearien », proche du verbe et du séquançage des tableaux. Il en résulte une épure symboliste sans « bruits visuels » qui reste concentrée sur l'articulation énigmatique du verbe.

Maestro et metteur en scène ont retiré les intermèdes symphoniques les plus tardifs pour rétablir la version originale, celle du premier projet de 1898. Le profil de chaque personnage comme la tension des situations en gagnent une intensité nouvelle.



Alain Buet incarne Golaud, le beau frère de Pelléas, époux

maladivement jaloux, vrai pilier du drame et pour le baryton français, prise de rôle exemplaire (© CLASSIQUENEWS.TV 2015 : ici avec l'Yniold de Lillana Faraon). La présence du théâtre, le choix des solistes, l'activité spécifique de l'orchestre font un Pelléas captivant à Tourcoing, nouvel événement lyrique d'avril 2015.

A Tourcoing, théâtre municipal Raymond Devos, les 23, 25 et 27 mars 2018.

Illustrations : Pelléas et Mélisande de Debussy par l'Atelier lyrique de Tourcoing ©CLASSIQUENEWS.TV 2015

TEMPS FORTS DE L'ANNEE DEBUSSY 2018

Comme toujours c'est de province que vient l'initiative la plus heureuse et la mieux inspirée; de fait on s'étonne que cette production exceptionnelle n'occupe pas l'affiche d'une salle parisienne… :

TOURCOING, Atelier Lyrique – Jean-Claude Malgoire



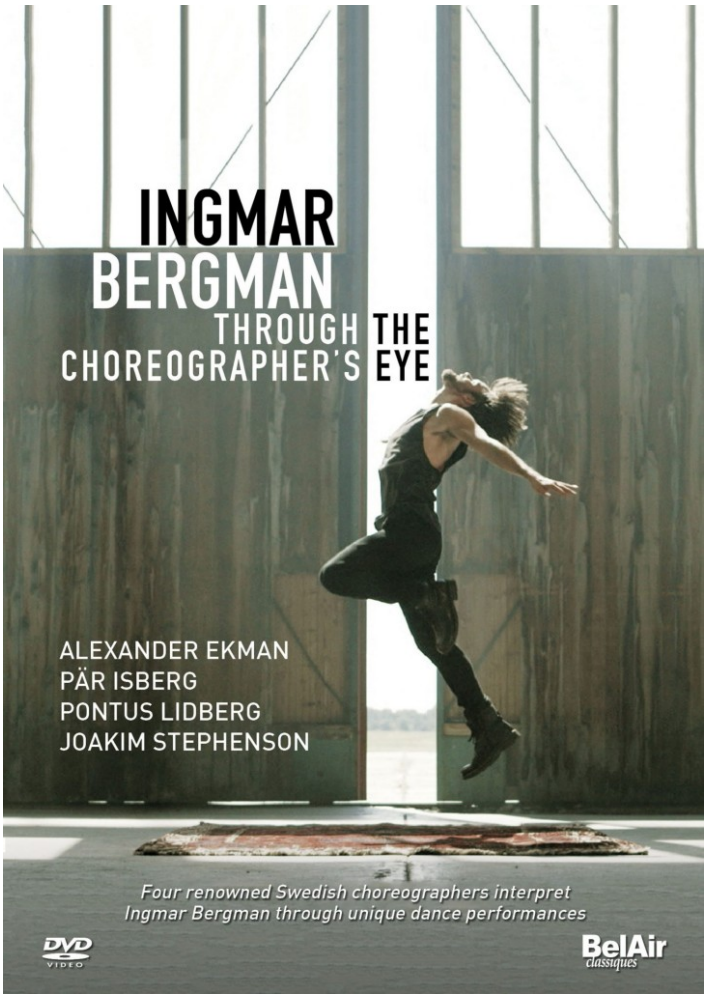
Les 23, 25 et 27 mars 2018, Jean Claude Malgoire reprend la production mise en scène par l'excellent Christian Schiaretti, filmée en partie par classiquenews (VOIR notre reportage exclusif Pelléas et Mélisande par Jean-CLaude Malgoire), avec une distribution « miraculeuse » et d'une rare justesse psychologique : Sabine Devieilhe / Anna Reinhold

(Mélisande), Guillaume Andrieux (Pelléas), Alain Buet (Golaud)… C'est évidemment la production de Pelléas à ne pas manquer pour cette année 2018

VOIR notre dossier spécial et notre reportage vidéo Pelléas et Mélisande de Debussy à Tourcoing par Jean-Claude Malgoire (production créée en avril 2015)

DVD, danse; critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques

DVD, danse. critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques – juillet 2016). Pour le centenaire de la naissance du réalisateur **Ingmar Bergman** – l'un des plus grands cinéastes suédois (*Fanny et Alexandre*, *Sarabande*, titre de son dernier film…), l'éditeur Bel Air publie le souvenir d'une création chorégraphique en 4 volets / démarches, lors d'une soirée live de juillet 2016 (pendant la « Semaine Bergman » à Gotland). Chacun des 4 chorégraphes abordent la notion de mouvement et d'ineffable, tels qu'ils ont été traités selon eux dans les films de Bergman. Pour se faire, la nouvelle génération de maîtres à danser, quatre chorégraphes les plus innovants de Suède (**Alexander Ekman, Pontus Lidberg, Pär Isberg** et **Joakim Stephenson**) ont rejoint Farö, non loin de Hammars, lieu de résidence d'Ingmar Bergman. Ainsi se déroulent quatre séquences dansées traitées à la façon de tableaux cinématographiques, dont les acteurs danseurs renvoient immédiatement à l'imaginaire visuel de Bergman.



Tout l'univers des pensées implicites, des gestes pudiques, toute la chorégraphie cinématographique de Bergman est capturée et comme saisie, transcrite dans le langage des corps en mouvement, à travers les quatre séquences filmées.

La courbe d'un bras, la direction d'un regard… jusqu'à une scène qui convoquent une situation très documentée, et visuellement référencée (comme le couple qui descend d'un avion et semble se séparer puis se retrouver…), tout suggère

la vie intérieure ; chaque sentiment, fruit d'une expérience vécue, cachée, et jamais dite ni exprimée. Encore moins partagée. Les 4 chorégraphes réunis ici, accompagnés par les danseurs Jenny Nilson, Nathalie Nordquist, Oscar Salomonsson et Nadja Serllrup, rendent ainsi un hommage à l'esthétisme chorégraphique du réalisateur Ingmar Bergman : les quatre pièces chorégraphiques sont émaillées d'images de Bergmann au travail lui-même sur le corps et la pensée de ses acteurs, de vues des paysages de Farödans leur beauté naturelle et sauvage, énigmatique, éternelle…

En quoi captivent les 4 chorégraphies ainsi filmées ? Nos commentaires critiques :

PENSÉES SUR BERGMAN ET LA DANSE
Chorégraphie et danse : Alexander Ekman
Script : Alexander Ekman / Ingmar Bergman jr.
Musique : Frédéric Chopin, Nocturne n°2 en mi bémol majeur
Le danseur seul paraît dans l'embrasure de la porte du vaste hangar, tapis enroulé sur les épaules ; il tente de rentrer, puis se faufile dans le bon sens. Il se dégourdit les jambes, lance son tapis, le déroule : le solo peut commencer, exaltation du corps en mouvement, souple, extensible, serpentin. Il s'enroule dans le tapis, joue de ses mains percussives en tapant sur le sol. C'est l'échauffement pour que vers 5mn46, quand débute le Nocturne de Chopin, la danse se construit enfin, déployant par le seul langage du corps, un minidrame enivré, exalté, contrasté (cf le visuel de couverture du dvd) ; il s'assit parmi le public, semble

entamer une conversation, et prendre à témoin quelque spectatrice amusée, surprise… Alexander Ekman danse sa propre chorégraphie, hymne, exultation d'un corps solitaire qui s'ébat enfin en une course effrénée dans les champs, en plaine nature : libératrice, salvatrice. C'est l'une des plus courtes chorés, de moins de 10 mn.

SAMBAND – BANDE – SARABANDE
Chorégraphie : Pär Isberg
Danseurs : Nadja Sellrup & Oscar Salomonsson
Musique : Johann Sebastian Bach, Suites pour Violoncelle
Soliste : Torleif Thedéen
La caméra de Bergman laisse beaucoup d'espace aux non dits, aux corps en silence, aux regards connotés, intentionnels, aux gestes souples qui disent autre chose que la parole… C'est pourquoi les chorégraphes se sentent si proches de ses cadrages et de ses sujets cinématographiques. Pär Isberg imagine ici deux danseurs, une couple qui arrivent en avion sur l'île de Gotland à Faro, justement : la séquence s'inscrit idéalement dans le hangar à avions où se déroule ce tableau à deux. C'est la plus longue chorégraphie, presque 20 mn. C'est une histoire de couple, séparation puis fusion, et dans la référence aux valises des deux voyageurs, l'idée du départ, de la séparation / de l'arrivée, des retrouvailles, éternel balancement des cœurs appareillés ; indifférence, décalage, « je t'aime moi non plus, tu m'agaces, mais au fond je t'aime bien »… la partition est troublée, troublante, à l'issue incertaine, d'autant que la suite pour violoncelle de JS Bach, offre une diversité de rythmes qui souligne la fragilité mobile de leur étreinte toujours reportée. L'écriture d'un duo plus classique reprend cependant ses droits, réécrivant tout ce que peut dire et suggérer un couple de danseurs : soit 2 corps enlacés, séparés, affrontés, désaccordés, retrouvés, selon l'idée de l'éternel retour amoureux. Puis, le volet

final, sur une nouvelle séquence musicale toujours au violoncelle / JS Bach (distinguons l'excellent instrumentiste Torleif Thedéen), la danse bascule dans le tragique quand survient la voiture d'un petit garçon, vide : soudain, le deuil, le déchirement d'une mort prématurée colore tout le duo, en une succession de gestes souples, suggestifs, d'une pudeur terrassée. A la gravitas de Bach répond la transe endeuillée du couple foudroyé.

UNE PRÉ-ÉTUDE
Chorégraphie et danse : Pontus Lidberg
Musique : Stefan Levin
Voix : Stina Ekblad
Servante : Isabelle Lundberg
Dramaturge : Adrian Silver
Cheval Svie

En moins de 6 mn, le chorégraphe Pontus Lidberg danse sa propre chorégraphie : arrivant puis repartant à dos de cheval. C'est le second solo, après celui d'Alexander Ekman. La figure du danseur dessine une série de magnifiques arabesques suspendues, défis à la pesanteur, échos maîtrisés en miroir avec le corps harmonique du cheval statique au second plan. La musique, planante, définit et souligne la caractère énigmatique de la séquence, traitée comme une apparition / révélation, d'essence onirique.

ONAPERS
Chorégraphie : Joakim Stephenson
Danseurs : Nathalie Nordquist & Jenny Nilson
Musique : Stefan Levin
Stephenson signe ici le tableau le plus cinématographique dont

la réalisation filmée cite manifestement le cinéma de Bergman : travail sur la lumière, plans affleurants, dessinant les corps, visages, la ligne et l'épiderme des mains… C'est une évocation de l'absence / présence, tout ce qui rappelle à chaque individu, la preuve qu'il existe bien au monde et à lui-même. L'autre étant celui ou celle (ici, la 2è danseuse plus jeune), qui renvoie à la première danseuse, la preuve de son essence. Jeu de miroir, le pas de deux qui s'en suit, en chapeau blanc ou en robe noire, évoque cette quête de l'identité et de la présence : « j'existe comment ? » pose comme équation et sujet, la première danseuse assise sur son lit, au début du tableau. La lumière du songe, le soin apporté à l'image et à la fluidité des plans renforce encore l'écriture de Stephenson dans l'évanescence, l'intimité suggérée, la question de l'image et de l'illusion. Qui sont ces deux danseuses ? Quel est leur rapport ? Passé et présent, deux visages d'une même entité… en quête de sa propre unité / identité. En 15 mn, le spectateur oublie tout repère et plonge dans la labyrinthe bergmanien de la psyché humaine. Superbe scène et belle réalisation.

En réunissant aujourd'hui, les meilleurs chorégraphes suédois de la nouvelle génération, parmi les plus inventifs et les plus inspirés, – entre onirisme, exultation, épure et esthétisme, le dvd « Ingmar Bergman through the choregraphers's eye » mérite amplement le **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018**. Exaltant essor de la danse en Suède. **Ce dvd essentiel, incontournable**, enrichit considérablement notre connaissance de la scène chorégraphique suédoise actuelle, tout en montrant combien les auteurs contemporains gagnent à relire leur riche patrimoine et aussi à dépasser leur media traditionnel en interrogeant les autres disciplines : ici, les jeunes danseurs chorégraphes revisitent la filmographie de Bergman, tout en

renouvelant leur propre écriture, en passant de la danse au cinéma. Beau message, belles échappées.

___

DVD, danse; critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques – juillet 2016) – En DVD et Blu-ray, le 09 mars 2018 – BONUS : Interviews / making-of (40 min.)

INGMAR BERGMAN VU PAR LES CHORÉGRAPHES [DVD & BLU-RAY]
Un film de Hammars Drama Productions, Stockholm (2016)
Produit par Frederik Stattin, Nordisk Drama & Dokumentär
Producteurs exécutifs : Ingmar Bergman Jr, Marie-Louise Sid-Sylwander

PENSÉES SUR BERGMAN ET LA DANSE
Chorégraphie et danse : Alexander Ekman
Script : Alexander Ekman / Ingmar Bergman jr.
Musique : Frédéric Chopin, Nocturne No. 2 en Mi bémol majeur

UNE PRÉ-ÉTUDE
Chorégraphie et danse : Pontus Lidberg
Musique : Stefan Levin
Voix : Stina Ekblad
Servante : Isabelle Lundberg
Dramaturge : Adrian Silver
Cheval Svie

SAMBAND – BANDE – SARABANDE

Chorégraphie : Pär Isberg
Danseurs : Nadja Sellrup & Oscar Salomonsson
Musique : Johann Sebastian Bach, Suites pour Violoncelle
Soliste : Torleif Thedéen
ONAPERS
Chorégraphie : Joakim Stephenson
Danseurs : Nathalie Nordquist & Jenny Nilson
Musique : Stefan Levin

FICHE TECHNIQUE
Enregistrement HD : Hangar de Bunge, Farösund, Gotland | 07/2016 Date de parution : 09 mars 2018
Distribution : Outhere Distribution France

1 DVD Référence : BAC149
Code-barre : 3760115301498
Livret : FR / ANG Durée : 92 min.
Film : 52 min.
Bonus : 40 min.
Sous-titres : FR / ANG / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, NTSC
Son : PCM 2.0
Code région : 0

1 BLU-RAY Référence : BAC449
Code-barre : 3760115304499
Livret : FR / ANG Durée : 92 min.
Film : 52 min.
Bonus : 40 min.
Sous-titres : FR / ANG / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, Full HD
Son : PCM 2.0
Code région : A, B, C

Val d’Europe. Les Musicales : 17 mars – 10 juin 2018

Val d’Europe. Les Musicales : 17 mars – 10 juin 2018. Le Val d’Europe c’est une agglomération sise dans le secteur EST de Paris, désignant la ville nouvelle de **MARNE LA VALLÉE (77)**, à seulement 35 km de la Capitale par le RER A ou la ligne à grande vitesse Interconnexion Est du TGV…, c’est désormais (surtout) une offre culturelle et musicale qui rayonne sur le territoire grâce à la saison « les Musicales du Val d’Europe », soit 7 communes qui ont pour nom Bailly-Romainvilliers, Chessy, Coupvray, Magny-le-Hongre, Serris, Villeneuve-le-Comte, Villeneuve-Saint-Denis.

En 2017 – 2018, la saison se développe ainsi en proposant 11 concerts sur 4 villes du territoire.

A l’initiative de la violoniste roumaine **Ruxandra Sirli**, – instrumentiste inspirée autant que chevronnée, la programmation artistique sait concilier qualité et accessibilité des programmes présentés (LIRE notre grand entretien avec Ruxandra Siri, au bas de cet article présentation). Le répertoire classique est à l’honneur évidemment mais ici revisité selon les formes expressives et les dispositifs artistiques sélectionnés, le profil des artistes et interprètes invités, les lieux qui sont investis. **Le principe ? 1 concert chaque mois, « thématique et sans entracte »**. Avant la performance du jour, un « avant-concert » permet au public (20% de jeunes en 2016 – 2017) de se familiariser avec le programme du concert, et de découvrir les partitions choisies, celles connues associés à de vraies découvertes. Chaque rencontre offre l’occasion d’approcher

artistes et interprètes dans une ambiance décomplexée et bonne enfant. Les 4 concerts à venir (17 mars, 7 avril, 19 mai et 10 juin, à Serris, Chessy, Magny le Hongre…) promettent de nouvelles surprises, accessibles pour tous, aux titres déjà oniriques : ***La la la, six siècles de harpe, impressions slaves…*** y vibrent et scintillent les timbres d'instruments magiciens tels que la flûte, la guitare, la harpe, le quatuor associé à l'accordéon, le quatuor à cordes seul (ambassadeur de l'âme slave, pour le dernier concert de la saison 2017 – 2018)…

MUSICALES DU VAL D'EUROPE
Les 4 derniers concerts
Mars, avril, mai et juin 2018

Samedi 17 mars 2018
SERRIS
Amériques



Au pluriel, les Amériques dont il est question sont épicées, chaloupées, souvent enivrées et parfois nostalgiques. Toujours passionnément dansantes. **Raquelle MAGALHAES** et **Etienne CANDELA** composent un duo flûte / guitare épatant ; surtout, comme dans ce concert où ils abordent le répertoire d'Amérique latine. Musiques de Cuba, d'Argentine et du Brésil, entre autres… les deux interprètes font vivre une expérience unique au gré des rythmes et des mélodies de Villa-Lobos, Piazzolla, Brouwer, Pujol et Sergio Assad. Leur approche vivante et leur forte complicité dévoilent combien les compositeurs dits classiques se sont inspirés des mélodies et airs du folklore et de la tradition populaire. Musique savante, musique de la rue, dansent et fusionnent avec un sens du rythme souvent irrésistible.
Raquelle MAGALHAES affirme une flûte libre qui joue des répertoires, des styles, capable de jouer les partitions du réeprtoire comme improviser avec une dextérité engageante…
Etienne CANDELA est un guitariste qui soigne sa sonorité, passionné aussi par le luth baroque, instrument particulièrement délicat et fragile. Leur complicité devrait offrir un concert onirique.

RESERVEZ VOTRE PLACE

Samedi 7 avril 2018 Magny-le-Hongre Lalala…



Joués par un quatuor à cordes et une accordéoniste, les mélodies et airs populaires présentés pour ce concert à Magny-le-Hongre (77), sonnent comme sublimées / transcendées par le timbre des instruments réunis. L'accordénoniste atypique Anne Niepold a réalisé plusieurs transcriptions de chansons pour les jouer par les instruments réunis… Le répertoire se faufile parmi des chansons, pour la plupart très connues. Pas de paroles mais des mélodies qui parlent d'elles-mêmes. Des mélodies, souvent des tubes immortels, que l'on se surprend à siffler, à fredonner – lalala, lala, lalaaa…. Des airs que la majorité d'entre nous – quel que soit l'âge – a croisés un jour, qui nous ont accompagnés pendant l'enfance, parfois même pendant toute une vie… des mélodies qui ont marqué des moments essentiels.

La plupart sont des thèmes devenus intemporels, de Brel et Dalida, de Carlos Gardel à Michel Legrand, d'Henri Salvador ou Charles Trenet, et comme fil rouge, les arrangements et compositions d'Anne Niepold, qui retracent ces moments forts avec finesse, nostalgie, humour, poésie…

Voici un concert très chaleureux dans une combinaison instrumentale inédite, en tout cas rare: l'accordéoniste virtuose (**Anne Niepold**) s'entend à merveille avec les quatre instrumentistes du **Quatuor Alfama** (fondé à Bruxelles en 2005) ; de « simples chansons » vivent une nouvelle vie, portées par des instruments venus du classique et de la musique populaire, en une combinaison sonore et expressive, totalement… inouïe.

RESERVEZ VOTRE PLACE

Samedi 19 mai 2018
Chessy
Six siècles de harpe



Entre élégance du style et raffinement expressif, la harpiste **Suzanna Klintcharova** (née à Sofia) propose un parcours éclectique couvrant six siècles du riche répertoire écrit pour la harpe, de l'époque élisabéthaine à nos jours… D'autant que le jeu de la harpiste sait se nourrir de plusieurs univers : classique évidemment mais aussi impro et jazz. De nombreux compositeurs lui ont écrit une pièce contemporaine… (cf. sa rencontre avec le compositeur et saxophoniste Steve Lacy). Une personnalité riche et généreuse à découvrir absolument.

RESERVEZ VOTRE PLACE

Samedi 10 juin 2018
Magny le Hongre
L’âme slave

L’« âme slave » profite de l’enthousiasme populaire que suscite au XIXe siècle la redécouverte des racines et du folklore populaires. Les élans patriotiques renforcent le sentiment des fierté nationales et la musique, portés par des compositeurs très engagés, devient l’emblème des identités revendiquées. Au-delà des enjeux politiques, « c’est un esprit fait de liberté, d’ivresse, mais aussi de mélancolie, d’intensité et de lyrisme » qui inspirent nombre de partitions au romantisme souvent exacerbé. Entre formes classiques et folklore, le jeune Quatuor Talea (fondé en 2010) réinvente Borodine, Dvořák, Janáček et Glazounov, dont il sait exprimer la noblesse et la sincérité des écritures.



Programme :

Antonin Dvořák, Quatuor n°12 « Américain »
Leoš Janáček, Quatuor n°1 « Sonate à Kreutzer »
Alexander Borodine, Nocturne du Quatuor n°2
Alexander Glazounov, 2 Novelettes

Quatuor Talea

RESERVEZ VOTRE PLACE

INFOS & RESERVATIONS

Sur le site **Musicales du Val d'Europe**, saison 2017 – 2018

https://www.excellart.org/les-musicales/

_____

ENTRETIEN AVEC …

GRAND ENTRETIEN avec Ruxandra Sirli, directrice artistique des Musicales du Val d'Europe. Pour la seconde saison musicale 2017 – 2018, Les Musicales du Val d'Europe poursuivent l'enracinement d'une offre de concerts équilibrée, ouverte, exigeante surtout accessible à l'Est de Paris, autour de Marne-la-Vallée. Immédiatement, la saison musicale incarne une programmation très cohérente, qui a le souci de l'ouverture et de la proximité avec les publics. C'est tout le défi (réussi et

plutôt prometteur) de développer dans des lieux et un territoire sans tradition musicale, un cycle de découvertes et de rencontres autour des instruments et des artistes invités. Car l'objectif dépasse le seul divertissement proche et intime : il s'agit aussi de cultiver le plaisir d'écouter la musique, voire de la pratiquer… **ENTRETIEN avec sa directrice artistique, la violoniste roumaine Ruxandra Sirli.**

CLASSIQUENEWS : *Comment s'inscrit votre saison musicale dans l'offre culturelle du Val d'Europe ? De quelle façon concrète, les concerts que vous proposez, complètent-ils cette offre à l'échelle du territoire ?*

RUXANDRA SIRLI : Val d'Europe est un territoire en pleine expansion à 40 km à l'Est de Paris, où la musique classique n'avait pas encore de saison dédiée. ExcellArt est une association formée autour de projets d'artistes professionnels, installée dans l'agglomération valeuropéenne depuis 2016. Il nous a semblé évident de partager le répertoire classique, que nous aimons et défendons, avec nos voisins, concitoyens et amis, et de fil en aiguille un public grandissant ! Pour compléter l'offre culturelle locale, nous avons choisi, d'une part, de montrer la diversité du répertoire classique : les programmes s'étendent du XVIe siècle à nos jours, c'est un riche pan d'histoire sonore à faire découvrir et le talent des artistes invités – tous professionnels reconnus – est un puissant vecteur de transmission. D'autre part, nous avons souhaité instaurer un dialogue : avec le public de différentes générations par les présentations avant-concert, et avec les différentes structures du territoire (écoles de musique, médiathèques, salles de musiques actuelles) par le biais de partenariats et rencontres.
Nous croyons fermement que la musique classique n'est pas seulement destinée à des initiés, dans une ambiance compassée.

Nos avant-concerts permettent précisément d'initier petits et grands et les concerts se déroulent dans une atmosphère de « salon de musique », d'autant que nos lieux de représentation sont restreints et permettent de créer un lien privilégié avec le public.

CNC : *Qu'apportez vous de nouveau par rapport aux autres formules / institutions existantes ?*

RS : Les Musicales du Val d'Europe proposent chaque mois de septembre à juin, un concert classique professionnel au cœur d'une agglomération de plus de 35.000 habitants. C'est nouveau et différent pour un territoire qui était rural il y a 30 ans seulement. Notre agglomération étant devenue périurbaine, elle ne peut pas bénéficier du réseau de concerts et spectacles qui irrigue les parties rurales du département. Les salles ou théâtres proposant des concerts classiques similaires sont assez éloignés (Nota : Meaux, 15 km; Noisiel, 19 km; Coulommiers, 25 km; Paris, 40 km) et de ce fait moins accessibles pour les familles, a fortiori avec des enfants.
Nos villes bénéficiaient déjà d'une belle programmation de musiques actuelles et de théâtre, et nous sommes désormais partenaires de plusieurs communes pour compléter l'offre culturelle par la musique classique. Ainsi, les Musicales du Val d'Europe s'installent chaque mois dans un lieu différent de l'agglomération, qu'il s'agisse de salles municipales, de salles de spectacles ou d'églises. Nous sommes très fiers de compter des auditeurs de tous âges, en particulier des familles avec enfants, et de faire naître le plaisir de la musique comme le désir de la pratiquer.

CNC : *Quel est l'attrait de chacun des 4 concerts à venir, de mars à juin 2018 ? De quelle façon incarnent-ils la cohésion et l'unité de votre ligne artistique ?*

RS : La programmation des Musicales du Val d'Europe est thématique et conçue pour raconter : une époque, un compositeur, un lieu… Elle met à l'honneur différents répertoires et formations instrumentales, en mêlant œuvres célèbres et rares dans un format de concert sans entracte.
Le 17 mars nous partons vers le continent sud-américain avec « Amériques » et le duo flûte et guitare Magalhães-Candela ; le 7 avril, l'accordéoniste Anne Niepold et le Quatuor Alfama proposeront « Lalala… », un programme original et poétique autour des plus belles mélodies d'hier et d'aujourd'hui ; le 19 mai, six siècles de répertoire pour harpe résonneront sous les doigts de la concertiste Suzanna Klintcharova. Enfin, la saison se terminera le 10 juin par un goûter-concert avec le Quatuor Talea, qui interprète plusieurs chefs-d'oeuvre de la musique de chambre, de Dvořák et Borodine notamment, dans « Impressions slaves ». Beaucoup de diversité, donc! Surtout des moments d'émotion, de surprise et de convivialité…

CNC : *Comment choisissez vous les programmes musicaux et les artistes ? Selon quels critères ?*

RS : Le premier critère est l'excellence! Tous les artistes invités sont des professionnels reconnus. Ensuite, le parti-pris est de proposer des concerts dans chaque ville de notre

agglomération, lorsque cela est possible, et donc de changer de lieu chaque mois. Nos lieux de concert sont souvent intimistes, ce qui impose le second critère : opter pour des formations instrumentales réduites. Le troisième critère est l'éclectisme voulu dans la programmation : l'univers sonore de chaque concert est différent, la thématique également, avec la volonté de faire découvrir à chaque fois des œuvres ou des instruments qui sortent de l'ordinaire. Cette présentation privilégiée des instruments – dont certains sont insolites, comme l'orgue de cristal – permet de créer un lien particulier entre artistes et auditeurs ; cette proximité permet aussi de susciter la curiosité – et parfois des vocations!

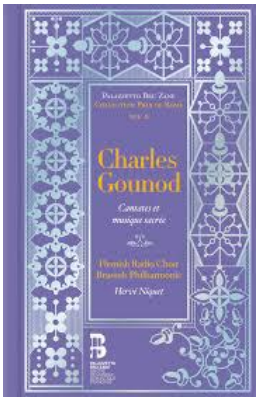
Propos recueillis en février 2018.

_____

Liens :
VAL D'EUROPE :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Val_d%27Europe

MUSICALES VAL D'EUROPE – teaser vidéo saison 17-18
https://www.youtube.com/watch?v=6DjDyNgKyTI

CD, critique. CHARLES GOUNOD : Cantates et musique sacrée (2 cd PAL. Bru Zane, 2016).



CD, critique. CHARLES GOUNOD : Cantates et musique sacrée (2 cd PAL. Bru Zane, 2016). **Profane, sacré ? Le jeune GOUNOD (Grand Prix de Rome 1839) empêtré dans les rouages de l'impossible machine académique** vit à Rome une situation double que son inspiration pourtant juvénile sert d'une remarquable manière. Un temps tenté par la robe ecclésiastique, le jeune homme aime trop le théâtre pour ne se destiner qu'à la prière et à la doxologie… (comme le souhaitait sa mère, pieuse et receillie).
Qu'importe, avant les grandes scènes au souffle spirituel éloquent (la scène de l'église dans son Faust, entre autres, sans omettre les duos amoureux, sensuels, mais aussi, tout autant extatiques et mystique de Romeo et Juliette, son chef d'oeuvre de la pleine maturité), Gounod montre qu'il saura servir l'église … au théâtre.

Cantates romaines du jeune

Gounod



Son génie dramatique, capable de saisir une situation, de ciseler le profil de personnages en pleine passion éprouvante, révélatrice, se précise déjà aux heures romaines. **En témoigne le programme de ce livre 2 cd, qui réunit les Cantates pour le Prix de Rome** : 3 au total jusqu'à l'obtention, Marie Stuart et Rizzio, 1837 – La Vendetta, 1838 – Fernand, 1839 ; et aussi ses oeuvres liturgiques et sacrées (à oublier malheureusement tant elles sont sans intérêt : Messe vocale et Messe de Saint-Louis des Français, Christus factus est, Hymne sacrée… d'une écriture mièvre pour ne pas dire saint-sulpicienne, réalisés comme des exercices imposés pendant ses années romaines, comme lauréat, entre 1840 et 1842 (les fameux envois de Rome). Sujet du cd2, ce cycle endeça ce nos attentes confirme tout à fait ce que nous savions avant l'écoute : Gounod eut bonne inspiration de ne pas épouser la religion. L'opéra était sa vocation.

Gounod arrive à la bonne période. Dans l'histoire du Concours académique, le jeune homme régénère habilement un système déjà mourant, usé par ses poncifs poussiéreux et contraignants à souhait. En 1839, avec Fernand, Gounod sait exploiter la nouvelle formule qui fait évoluer le format de la cantate imposée, à une, puis deux enfin trois voix solistes : ici, soprano, ténor, basse. Sur le texte convenu, assez ridicule de Pastoret, le jeune compositeur candidat, rafle la mise et empoche le Premier Prix. D'emblée, outre sa maîtrise de

l’écriture vocale, son génie des mélodies suaves, filigranées, Gounod a déjà le génie de la couleur atmosphérique, sachant affirmer en prélude à chaque scène, un tableau enveloppant, un paysage orchestral qui saisit par son intelligence suggestive voire onirique (prélude de Fernand). Ce qui frappe chez Gounod, c’est proche d’un Mozart ou d’un Donizetti contemporain, la profondeur et l’éclat intime et pudique des caractères qu’il dépeint en musique. Le coloriste et le psychologue, doué d’un raffinement qui semble aussi prolonger Berlioz, se distingue et rend légitime la résurrection de ce corpus de cantates académiques ainsi enregistrées.

Parmi les chanteurs, certains retrouvent des voix familières (Chantal Santon-Jeffery, Judith Van Wanroij…) toujours aussi perfectibles en terme d’articulation; critiquables pour leur manque de nuances, tout simplement en perte dommageable d’intelligibillité (il est vrai que le texte est d’une médiocre qualité et ne mériterait pas d’attention particularisée… mais quand même). Chez les hommes, **Nicolas Courjal** et surtout le ténor **Yu Shao**, relèvent le niveau stylistique : comme ils savent prononcer, colorer,… nuancer, vrais acteurs qui campent un caractère. Respectivement Fernand et Alamir dans la cantate de 1839 qui valut le Premier Prix, les deux solistes réussissent à émouvoir et troubler (chapeau bas). Les deux chanteurs font honneur à Gounod. Ils dévoilent dans l’écriture pourtant juvénile, la maîtrise à venir.

_____-

CD, critique. CHARLES GOUNOD : Cantates et musique sacrée. Divers solistes, Flemish Radio Choir – Brussels Philharmonic.

H. Niquet, direction.

Cantates : Marie Stuart et Rizzio (1837)
Fernand (1839)
La Vendetta (1838)

Oeuvres sacrées : Messe vocale (1843)
Christus factus est (1842)
Hymne sacrée (1843)
Messe de Saint-Louis des Français (1841)

Livre 2 cd – Label Palazzetto Bru Zane ES 1030 – collection « Prix de Rome », Volume 6.

Enregistré à Bruxelles et à Heverlee en avril et juin 2016, et en septembre 2017

Compte-rendu opéra. Toulouse. Capitole, le 25 février 2018. Gluck : Orphée et Eurydice. Les Talens Lyriques.



Compte-rendu opéra. Toulouse. Capitole, le 25 février 2018. Gluck : Orphée et Eurydice. Les Talens Lyriques. L'affiche était singulière pour un opéra présenté au Capitole, même en version de concert : Christophe Rousset, installé cavalièrement sur une chaise design. Mais en fait il n'y avait rien que de

très honnête dans cette affiche. En choisissant parmi les quatre possibilités de l'ouvrage de Gluck, **celle de 1774**, le chef des Talens Lyriques, **Christophe Rousset savait qu'il ne proposait pas la plus connue ni la plus émouvante des versions**. En effet la traduction française pêche par de nombreuses faiblesses et le rôle-titre réécrit pour un ténor haute-contre n'est pas facile à distribuer. C'est donc avec ces choix artistiques audacieux que Les Talens Lyriques sont allés au devant du public. À Toulouse, le Chœur du Capitole a participé à l'évènement. Deux représentations de ce concert ont trouvé un écho favorable du public. Il est toujours réjouissant d'écouter cet ouvrage si savamment composé. Mais peut-on parler de succès dans la défense de cette version ci ? Au niveau de l'orchestre assurément. Les instrumentistes des Talens Lyriques ont été, comme nous l'attendions, absolument parfaits.

Belle version orchestrale … sans théâtre

La flûte suave de **Jocelin Daubigney**, les cuivres infernaux et les timbales alertes tout particulièrement. Chaque musicien a répondu comme un seul à la direction précise du chef. Les ballets ont été les moments les plus forts du concert, les scènes du paradis ont été très réussies, même si la suite de danse en toute fin d'opéra a pu lasser un peu. Cette splendeur orchestrale a porté en fait tout l'opéra. **Le chœur du Capitole**, dont nous connaissons la ductilité par ailleurs, a été peu utilisé ce soir, au delà d'un chant massif et compact, portant fort peu d'émotions. La distribution se concentre sur trois chanteurs, nous pouvons donc faire preuve d'exigence. Las, l'héroïne qui motive tout le drame est le

maillon faible. **Voix sans caractère, projection courte et minauderies hors de propos, Judith Van Wanroij, n'a rien d'Eurydice la douce**. L'Amour de **Jodie Devos** a tout le charme attendu avec une agréable voix de soprano brillante et une interprète pleine d'élégance mutine. Le héros portant tout l'ouvrage est donc ce soir le ténor **Frédéric Antoun**. S'il a assez de brillant dans l'aigu et de facilité pour incarner la voix de haute-contre, il a semblé ce soir comme absent du drame. Autocentré sur une voix certes superbe mais dans un chant froid, – distancié, Frédéric Antoun n'est pas un Orphée amoureux.

Reconnaissons que son Eurydice ne l'aidait pas. Dans leur duo le déséquilibre obligeait le ténor à se retenir. Et dans le trio avec Amour, la voix d'Eurydice a trop souvent disparu. Quoi qu'il en soit, c'est l'absence de couleurs et de nuances qui n'a pas non plus permis à Frédéric Antoun d'émouvoir le public. Rester l'œil sec, après le désespoir d'Orphée à l'acte III, est quand même inhabituel …

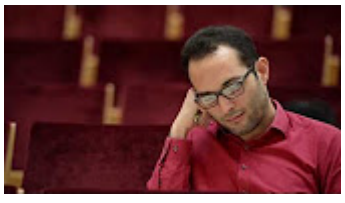
En somme les qualités orchestrales les plus hautes ne suffisent pas à défendre cette version parisienne de 1774. La voix de haute-contre ne saurait rivaliser avec la voix de contralto de la première version de Gluck ou celle de Berlioz pour Pauline Viardot. La sagesse et l'élégance de cette proposition interprétative sont pour nous trop éloignées de l'émotion attendue dans cette œuvre emblématique. Demeure cependant le plaisir d'entendre en concert une très belle partition, aboutie et concise, annonçant les grandes tragédies de Gluck à venir avec en particulier ses deux Iphigénie.

_____



Compte-rendu opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 25 février 2018. Christoph Willibald Gluck (1714-1787) : Orphée et Eurydice. Tragédie-opéra en trois actes sur un livret de Pierre-Louis Moline d'après Ranieri de' Calzabigi, version de Paris, créée le 2 août 1774 à l'Académie royale de musique, salle des Tuileries. Avec : Frédéric Antoun, Orphée ; Judith Van Wanroij, Eurydice ; Jodie Devos, L'Amour. Chœur du Capitole, chef de chœur : Alfonso Caiani. Les Talens Lyriques. Christophe Rousset, direction musicale. Crédit photo : © Patrice Nin 2018

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 23 février 2018. Attahir. Prokofiev. Dvorak. Andrei Korobeinikov, piano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Andris Poga



Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 23 février 2018. Attahir. Prokofiev. Dvorak. Andrei Korobeinikov, piano. Orchestre National du Capitole de

Toulouse. Andris Poga. En ouverture de concert, la belle oeuvre de **Benjamin Attahir**, « Sawti'l Zaman » (portrait ci contre), a trouvé un public attentif et ravi. Cette œuvre symphonique complexe et exigeante est d'une très grande variété thématique. Le refus du développement et de la variation provoque une impression de grande richesse voire de gaspillage tant les thèmes passent et disparaissent sans retour. La variété infinie des inspirations avec des timbres rares ou très habituels, est habilement répartie sur toute la pièce symphonique. Il y a toutefois une sorte de continuité stylistique comme un fil rouge. Il s'agit de quelque chose d'assez peu explicable mais qui pour moi évoque une certaine transparence de texture, une lumière particulière, propre à la musique française du début du XX ème siècle ; également un travail sur le rythme et la danse qui fait penser à la musique française des XVII et XVIII ème siècles. Le titre lui-même fait référence à la musique transméditerranéenne si chère à l'exotisme de Camille Saint-Saëns ou de Ravel. Il y a donc un vrai travail de remémoration et d'hommage caché à plusieurs pans de la musique française d'avantage encore qu'au seul Pierre Boulez. Voici donc une très belle œuvre qui pourrait parfois paraître trop riche tant elle contient de moments inspirés.

L'interprétation par les musiciens de l'Orchestre du Capitole met en lumière leur virtuosité comme leur habitude des éléments français que j'évoquais plus haut. **Andris Poga** très concentré a une battue efficace qui permet une belle compréhension des motifs si variés en leurs couleurs si somptueuses. Cette œuvre contemporaine semble particulièrement bien comprise et accueillie par le public toulousain comme lors de la création à Lausanne.



Le Deuxième Concerto pour piano de Prokofiev est rarement donné, tant il est difficile sur tous les plans. Il demande un pianiste virtuose capable de couleurs et de nuances très appuyées et malgré sa complexité rythmique, d'oser des moments de rubato audacieux. **Andrei Korobeinikov est cet artiste exceptionnel exigé par une telle partition**. Il y ajoute une fièvre particulière, conservée jusqu'aux dernières notes, qui est proprement fascinante. Nous avons la certitude d'entendre toutes les richesses de l'œuvre et les qualités d'Andrei Korobeinikov sont évidemment pianistiques ; elles sont surtout celles d'un fin musicien. Les couleurs foisonnent et les nuances sont d'une subtilité rare. Il ose des moments d'infime rubato d'une incroyable délicatesse. Ce musicien exceptionnel a offert un Prélude de Scriabine en bis qui a laissé le public pantois. Les musiciens de l'orchestre du Capitole relèvent le défi de la virtuosité avec panache tout particulièrement dans le deuxième mouvement : Scherzo vivace. Les moments de tendresse sont de véritables moments de bonheur.

Dans sa direction, Andris Poga n'arrive pas à établir solidement l'équilibre qui aurait permis d'entendre le pianiste lors des fortissimi de l'orchestre. S'il tient parfaitement la battue, ce qui n'est pas rien, il ne rend pas le phrasé subtil de Prokofiev et rate la grande montée de la fin du premier mouvement. Le troisième mouvement est un peu mécanique face à la souplesse du déhanché du pianiste. Andris Poga n'est pas répondu aux subtilités qu'Andrei Korobeinikov propose dans ses nuances et ses fulgurances remarquables.

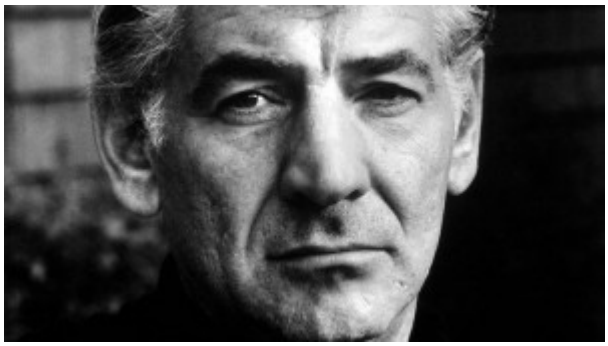
La dernière partie de concert comprenait **la Huitième Symphonie de Dvorak**. Partition un peu pompier et très extravertie. Un dosage particulier avec de l'humour en offre toutes les saveurs. Ce n'est pas le parti choisi par **Andris Poga**. Le chef

ici semble diriger à la lettre laissant les cuivres s’en donner à cœur joie sans chercher à construire un équilibre avec la délicatesse des bois ou la profondeur des cordes, - quels violoncelles ! Les nuances ont été globalement au cran supérieur saturant un peu l’air. La symphonie passe sans émouvoir ou intéresser vraiment ; seules les qualités des instrumentistes de l’orchestre nous comblent. Ce concert restera dans les mémoires pour le jeu admirable du jeune Andrei Korobeinikov. Ce pianiste russe trentenaire est une découverte remarquable pour le public toulousain.

_____

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 23 février 2018. Benjamin Attahir (né en 1989) : Sawti’l Zaman, à la mémoire de Pierre Boulez pour orchestre. Sergueï Prokofiev (1891-1953) : Concerto pour piano et orchestre n°2 en sol mineur op.16. Antonin Dvorak (1841-1904) : Symphonie n° 8 en sol majeur, op.88. Andrei Korobeinikov, piano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Direction, Andris Poga.

PARIS, la Philharmonie affiche MASS, l’oratorio déjanté de Bernstein



PARIS, BERNSTEIN 2018 : MASS, les 21 et 22 mars 2018. La Philharmonie de Paris choisit une partition éclectique, expérimentale, déjantée, foncièrement populaire d'un Bernstein plus éclectique que jamais. **MASS est une partition inclassable, délirante, provocatrice voire déjantée** dont la forme pluridisciplinaire associant choeur, solistes, danseurs, orchestre classique et guitare électrique, renseigne évidemment sur le génie généreux, gourmand et gourmet d'un Bernstein qui fusionne populaire et savant. Les textes sont empruntés à l'ordinaire de la messe en latin, et par Bernstein et l'auteur pour Broadway Stephen Schwartz. **La commande en revient à Jacqueline Kennedy, le 8 septembre 1971 pour l'inauguration à Washington du John F. Kennedy Center for the Performing Arts**. Conspuée, dénigrée par les critique américains, l'oeuvre attend toujours une juste évaluation quand le public l'a toujours apprécié, sensible à son accessibilité polymorphe, son entrain, ses ruptures et ses rythmes contrastés.

Ainsi Bernstein organise sa Messe atypique autour d'un Celebrant, d'un choeur adulte et d'un choeur d'enfants, de chanteurs populaires (Street singers), véritables acteurs qui interpellent, animent, rythment le déroulement de ce rituel collectif, quand il est mise en scène (ce que souhaitait aussi Bernstein).

Critique, l'oeuvre interroge le sens de la messe, la place de Dieu : les chanteurs acteurs et le choeur n'hésitent pas à troubler l'ordre de la messe défendue par le célébrant (solo où il hurle par réaction). S'en suit une cacophonie (Broadway n'est pas loin) : heureusement la paix et l'harmonie apaise les croyants, rétablit la paix entre les 3 choeurs grâce à sa chanson : « Sing God a Secret Song ». A la fin de cette célébration, proche du chaos, une voix a su rétablir la paix salvatrice : «The Mass is ended; go in peace » . La Messe est finie, allez en paix.

MESS, CELEBRATION, RITE COLLECTIF TRANSGENRES… Leonard Bernstein aurait eu cent ans : le 25 août 2018. Mass est une partition libre, fantaisiste, parfois séditieuse voire blasphématoire, à l'endroit du sens et du déroulement de la liturgie catholique. Spectaculaire, et pourtant intime ; divertissante mais profondément critique, l'oeuvre mérite d'être mieux connue, y compris dans sa forme, – que choisiront les producteurs, concert ou mise en scène ? Y paraissent, y cristallisent les formes traditionnelles et contemporaines à la façon d'une performance (Happening) transgenres : comédie musicale, fanfare américaine, gospel, jazz, swing, et rock… en une « facilité » et perméabilité des genres que Bernstein réalise avec le tact et la finesse dont il était capable, en particulier en 1984 quand il enregistre West Side Story de 1957, avec un orchestre philharmonique et les plus grands chanteurs d'opéras de l'époque. Le noble, le populaire : Bernstein gomme les rites, repousse les frontières, réinvente l'idée même d'une messe, célébration, transe collective. Une prière pour le vivre ensemble, pour toutes les époques. **L'architecture de l'oeuvre,** ample fresque sociale et collective résonne des heurts et dysfonctionnements des sociétés humaines : les dissonances, les tensions et les cris, les confrontations sur scène entre les divers groupes en présence illustrent ce chaos qui menace en permanence l'ordre du monde… jusqu'au dernier chant de réconciliation générale, prière collective et chorale, œcuménique et fraternelle qui rétablit enfin dans les consciences, pour les esprits tentés par la barbarie, le son de l'apaisement, dans l'harmonie et la paix.



Les Trois Méditations complètent de façon spectaculaire et saisissante cette fresque éclectique, parfois déjantée : séquences d'apaisement, d'une grande épure, vertiges et immersion irrésistible dans une pure introspection. Bernstein les tenait en grande estime : il les a enregistrés à part comme triptyque autonomes dans un enregistrement demeuré légendaire avec le Israel Philharmonic Orchestra, Tel Aviv en mai 1981 (et que fait paraître Deutsche Grammophon et Decca dans le coffret du centenaire Bernstein 2018 : une somme discographique de 121 cd et 36 dvd, absolument vertigineuse)…
On réestime aujourd'hui Bernstein le chef certes, mais aussi surtout compositeur. La volubilité déjantée, en réalité critique sur la forme même disponible pour un rituel spirituel et populaire, permet de mesurer le génie entre facilité et audace, expérience et recherche de l'auteur de West Side Story (1957). Le populaire, la rue, la danse font partie intégrante de cette Messe d'un nouveau genre, clairement inscrite dans l'insouciance consumériste et aussi les mouvements sociaux anticonformistes et pacifistes propres aux années 1970.

_____

MERCREDI 21 MARS 2018, 20h30

JEUDI 22 MARS 2018 – 20h30
Paris – Philharmonie, Grande Salle Pierre Boulez
Leonard BERNSTEIN : Mass – Célébration (Washington, 1971)

Wayne Marshall, direction
Jubilant Sykes Le Célébrant, ténor

Orchestre de Paris
Ensemble Aedes
Mathieu Romano, chef de chœur

INFOS & RESERVATIONS

https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/concert-symphonique/18212-mass-bernstein

_____

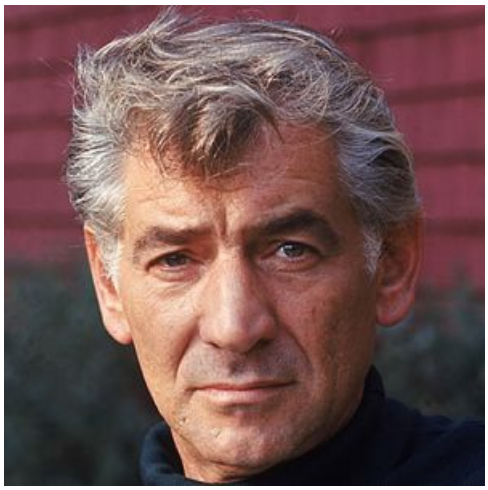
Présentation de l'Orchestre de Paris :
Chœur (pléthorique) et orgue ne sont pas en reste. Sans parler des vingt-quatre chanteurs solistes, d'un célébrant (Jubilant Sykes) autant baryton lyrique que preacher ou crooner hollywoodien ; un chef surdoué, Wayne Marshall. Et par-dessus tout, une énergie gigantesque doublée d'une jubilation constante d'un orchestre survolté.

Concert diffusé le jeudi 22 mars à 20h30 en direct sur ARTE Concert
(disponible en streaming pendant 6 mois) et en 2018 sur ARTE.

Concert enregistré par France Musique (disponible à la réécoute en streaming pendant 1 an).

Présentation de l'œuvre au programme du concert
mercredi 21 mars à 19h45 en salle des conférences, entrée libre.
Tarifs : 70€, 60€, 45€, 30€, 20€, 10€

ANALYSE



SIMPLE SONG… un hymne fraternel et la clé d'une partition qui célèbre l'humain pour son sentiment d'amour et de compassion. Comme un leit motiv et d'abord énoncé assez tôt dans le déroulement de la Mass inclassable, « Simple song », est une prière solo, quasi chantée a capella (guitare électrique puis flûte) qui met à nu la voix de l'homme croyant (ou non) qui souligne surtout son humanité dépouillée la plus authentique ; ce n'est pas un air d'opéra comme beaucoup le défende en en dénaturant l'éloquence épurée : mais une berceuse dont les harmonies bercent, rassurent, caressent ce qu'a d'humain chacun de nous ; l'air a le génie de la simplicité et de la sincérité la plus immédiate.

Elle est reprise en fin de parcours (après plus de 1h30) par le soprano enfant et le baryton, soulignant en un duo

fraternel, humaniste, telle la clé du devenir de l'humanité : pas de salut sans réconciliation, pas de futur sans tendresse fraternelle. Ce qui frappe c'est l'écriture qui oblige chaque tessiture dans l'aigu, comme si Bernstein souhaitait retrouver son âme d'enfant : un innocence qui préserve de toute tension et de tout conflit, contrastant ainsi avec le grand chaos qui a précédé, malgré les dissonances qui ont présidé ; en dépît de ses envolées parfois outrancières, un rien racoleuses typique des années 1970, la MASS est ce grand oratorio laïque du XXè qui remplace au coeur de tout drame, l'homme et son âme, et dans la ***song*** primordiale ainsi centrale, le souffle, la respiration la plus sobre, la plus intime. C'est le rêve énoncé de Martin Luther King.

Cet appel intérieur, impérieuse déclamation à l'humilité la plus essentielle est à rapprocher dans le déroulement de l'oeuvre, des 3 ***Meditations***, véritable temps de réflexion individuelle et collective.

Comme un arioso de Monteverdi, Bernstein cisèle plus qu'il n'ornemente, obligeant chaque soliste à une sûreté de justesse, de clarté, de souffle, obligeant aussi à un itinéraire harmonique, extrêmement délicat à réussir vocalement. Même une star telle **Renée Fleming** s'y est encore risquée récemment en février 2018 (VOIR ici : https://www.youtube.com/watch?v=dWcVHxeCiPk).

A croire que le compositeur a laissé l'une de ses mélodies les plus énigmatiques : dépouillée et simple, enivrée, jamais redondante, qui nécessite en dépit de sa grande facilité apparente, une flexibilité en voix de poitrine et de tête (chez les barytons comme les ténors) donc idéale pour les baryténors rossiniens et mozartiens (écoutez ici **Jonathan Estabrooks : https://www.youtube.com/watch?v=6MzCKmY9tPw).**

Ecoutez aussi l'excellent ténor barytonant **Anthony Dean Griffey** (dont la prosodie est irrésistible)

: https://www.youtube.com/watch?v=zJkFhpjdl2o.

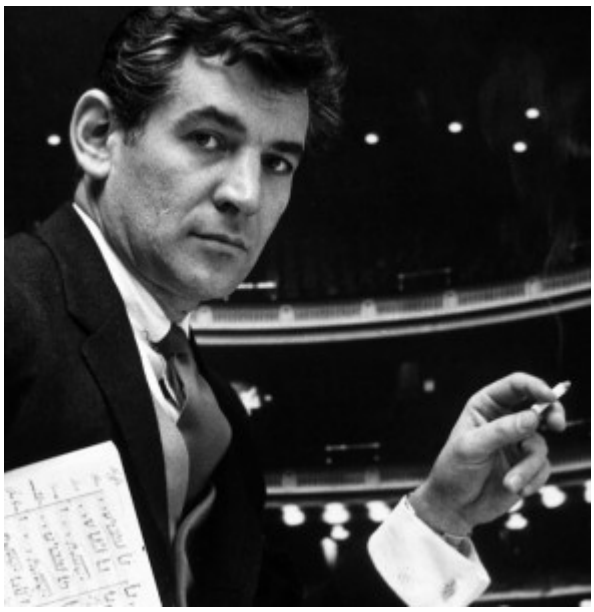
CD coffret, événement, présentation. LEONARD BERNSTEIN : Complete recordings on Deutsche Grammophon & Decca (122 cd, dvd)



CD coffret, événement, présentation. LEONARD BERNSTEIN : Complete recordings on Deutsche Grammophon & Decca (122 cd, 36 dvd). Présentation critique. Voici avant notre série de volets critiques sur **ce coffret événement, pilier et référence de l'année du Centenaire Bersntein 2018**, une sélection de réalisations incontournables à connaître et réécouter régulièrement… **Beethoven, Brahms, Schumann**, (sans omettre **Haydn et Mozart** que nous ne citons pas ici mais tout autant « formateurs » dans l'approche du chef Bernstein), aussi **Malher, Sibelius, Tchaikovski**, Bernstein fut un chef gourmand et gourmet. Pour lui-même aussi car le coffret réunit plusieurs lectures d'une orthodoxie irrésistible : le compositeur dirigeant **ses propres symphonies, ballets et opéras** (West Side Story, Candide…) ; pour les autres, **Puccini (Bohème), Wagner (Tristan), Beethoven (Fidelio)…** Bernstein fut aussi un grand chef lyrique, animé / habité par le souffle symphonique, en architecte et en coloriste.

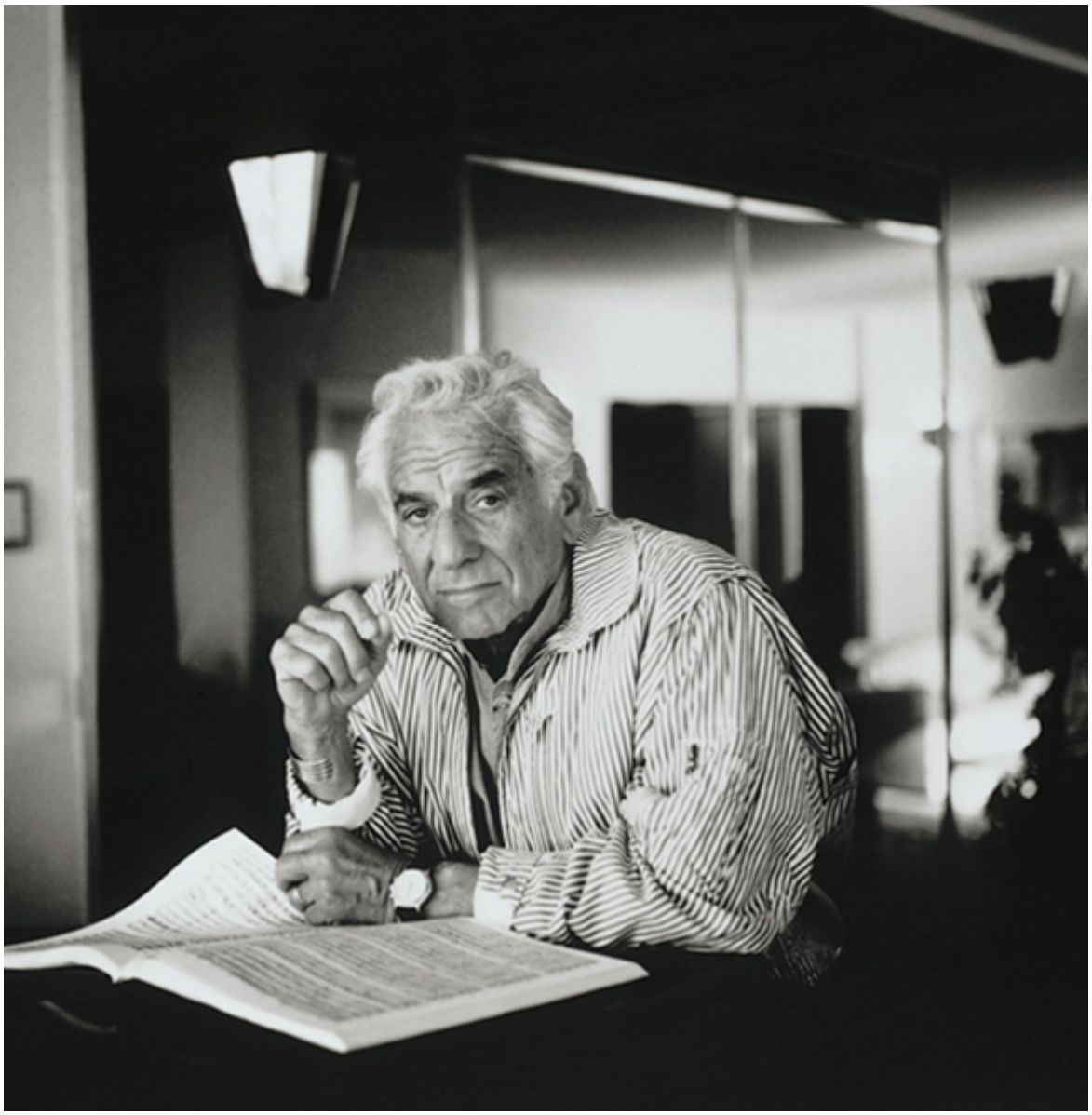
La somme discographique du chef compositeur ainsi réunie par Deutsche Grammophon et Decca est somptueuse et passionnante à maints égards. Ici sont récapitulés les grands cycles interprétatifs du maestro américain, avec les orchestres qu'il aura marqué de son empreinte amoureuse et fraternelle.
D'abord **le cycle Beethoven** avec le **WIENER PHILHARMONIKER** (les Symphonies enregistrées à Vienne en 1978, et 1979 pour la 9è), sans omettre les Concertos pour piano avec Zimerman (1989, – avec le recul, pas vraiment convaincants) ; ni surtout, Fidelio (1978 avec Fisher Dieskau, Sotin, Kollo, Gundula

Janowitz et Lucia Popp), enfin la Missa Solemnis (Moser, Schwarz, Kollo, Moll, Royal Concertgebouw Orchestra, 1978).



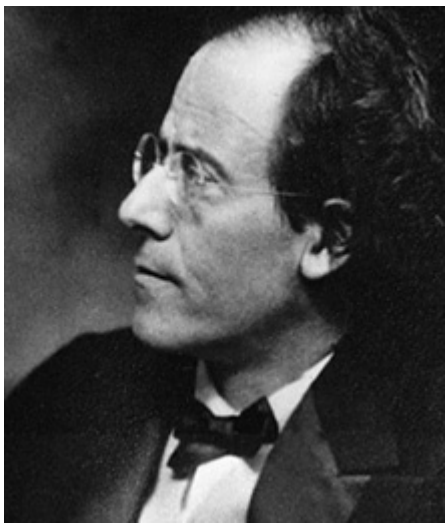
BERNSTEIN par BERNSTEIN. On ne saurait bouder notre plaisir ici, comment être plus royaliste que le roi ? Ainsi le coffret rétablit l'ampleur d'une écriture polymorphe, généreuse, intese et expressive dans les Symphonies N°1 « Jeremiah » (1986), n°2 « Anxiety » (1977), n°3 « Kaddish » (même année 1977) avec l' **ISRAEL Philharmonic Orchestra**, réflexion sur son identité juive ; sans omettre la musique des ballets (Fancy Free, Dybbuk), ni le cycle poétique pour orchestre et 6 solistes « SONGFEST » (National Symphony Orchestra, nov et déc 1977). Parmi les incontournables, joyaux anthologiques : citons encore, les danses de West Side Story (Los Angeles Philh., 1982), le Concerto for Orchestra « Jubilee Games » (Israel Philh. orch, 1989), les opéras : Candide (London Symphony Orch, 1989), West Side Story (version avec chanteurs lyriques dont Kanawa, Troyanos, Carreras… New York, 1984), ou A quiet place (Vienne, 1986 / ORF Symph Orch).

Chef symphonique et lyrique, pédagogue et interprète de ses propres oeuvres :
La légende Leonard Bernstein



Après Beethoven, même cycle à connaître chez **Brahms : les 4 Symphonies** (Wiener Philharmoniker, 1981/1982).
Défenseur de **la musique symphonique américaine**, Bernstein enregistre tout un cycle dédié à **COPLAND** (Symphonie n°3, New York Philh, 1985).
Parmi les auteurs qu'il a abordé avec une verve amoureuse : **DEBUSSY** (Images, Prélude à l'après midi d'un faune, La mer, Orch Accademia Santa Cecilia, Rome, 1989) ; Symphonie de

Franck et Symphonie n°3 de Roussel (Orch Nat de France, 1981).



GUSTAV MAHLER est certainement le compositeur qui cristallise toutes les ambitions, les aspirations intimes, et le creuset de l'identité (juive) de Bernstein : lui aussi, comme Gustav… juif, compositeur et chef. **Le cycle entier des 10 Symphonies est un monument et le pilier du coffret** : majoritairement enregistré en 1987 / 1988 avec le **Concertgebouw Amsterdam** (1, 4, 9), les **Wiener Philh**. (5, 6) et le **NY Philh.** (2, 3, 7), auxquels se joignent des réalisations antérieures dont la fameuse 8è « des mille », Wiener, live octobre 1974), la 9è (**Berliner Philh**. de 1979), l'éblouissant **Das Lied von der Erd**e d'avril 1966, version masculine avec les deux solistes James King et Dietrich Fisher-Dieskau (Wiener Philh)… Bernstein complètera encore son cycle Mahler, avec deux cycles plus tardifs dédiés aux lieder orchestraux (**Lieder nach Gedichten aus des Knaben Wunderhorn**, Lucia Popp, Andreas Schmidt, Concertgebouw Amsterdam, oct 1987), puis le plus récent, associant **Lieder eines fahrenden Gesellen, Kindertotenlider, Rückert-lieder,** avec le jeune **Thomas Hampson**, déjà diseur halluciné et orfèvre (Wiener Philharmoniker, 1985, 1990, 1991). Must absolu. Le coffret DG / DECCA permet de retrouver aussi les Symphonies en dvd. Le réalisateur **Leo Kirch (Unitel)**, alors fâché avec Karajan, souhaitant réaliser avec Bernstein, un grand cycle filmé, qu'il n'avait pu produire avec le chef allemand, produit ici un legs vidéo inestimable.

Autres cycles à connaître et posséder absolument, sous la direction habitée d'un Bernstein flamboyant : les Symphonies de **Schumann** (Wiener Philh. 1984, 1985) ; les **Chostakovitch** : Symphonies 1 et 7 (avec le Chicago Symphony Orch, 1988), 6 et 9 avec les Wiener Philh. 1985, 1986 ; les **Sibelius** (1, 2, 5 et 7, Wiener Philharmoniker, 1986-1990) ; surtout les **TCHAIKOVSKI** dont l'intériorité, la pudeur inquiète saisissent : 4, 6 et 6 (New York Philharmonic, 1989 et 1986).
Parmi les opéras de cette intégrale discographiques, on distingue nettement **La Bohème de Puccini** (pour la finitiondes arrières plans orchestraux, Santa Cecilia, Rome, 1987), **Tristan et Isolde de Wagner** (Peter Hofman, Behrens, Sotin, Minton, SymphOrch Bayerischen Rundfunks, 1981).
1 cd osé, risqué mais convaincant ? sans hésiter : Le **Richard Strauss album** : danse et scène finale de Salomé, mélodies orchestrales, avec **Montserrat Caballé** et l'Orchestre national de France, mai 1977 : l'orchestre national à son meilleur).

Le coffret ajoute au legs opus Deutsche Grammophon, un cycle de bandes Decca, regroupant dans une cohésion passionnante, les enregistrements réalisés au States en 1953 (« **The 1953 American Decca recordings** ») : avec le New York Stadium symphony orchestra, mentionnons entre autres gravures où souffle une ambition organique : la 9 de Dvorak, la 2è de Schumann, la 4è de Brahms, la 6 de Tchaikovski… chaque partition étant ensuite le sujet d'une analyse audio, écrite par le maestro qui fut un étonnant pédagogue.

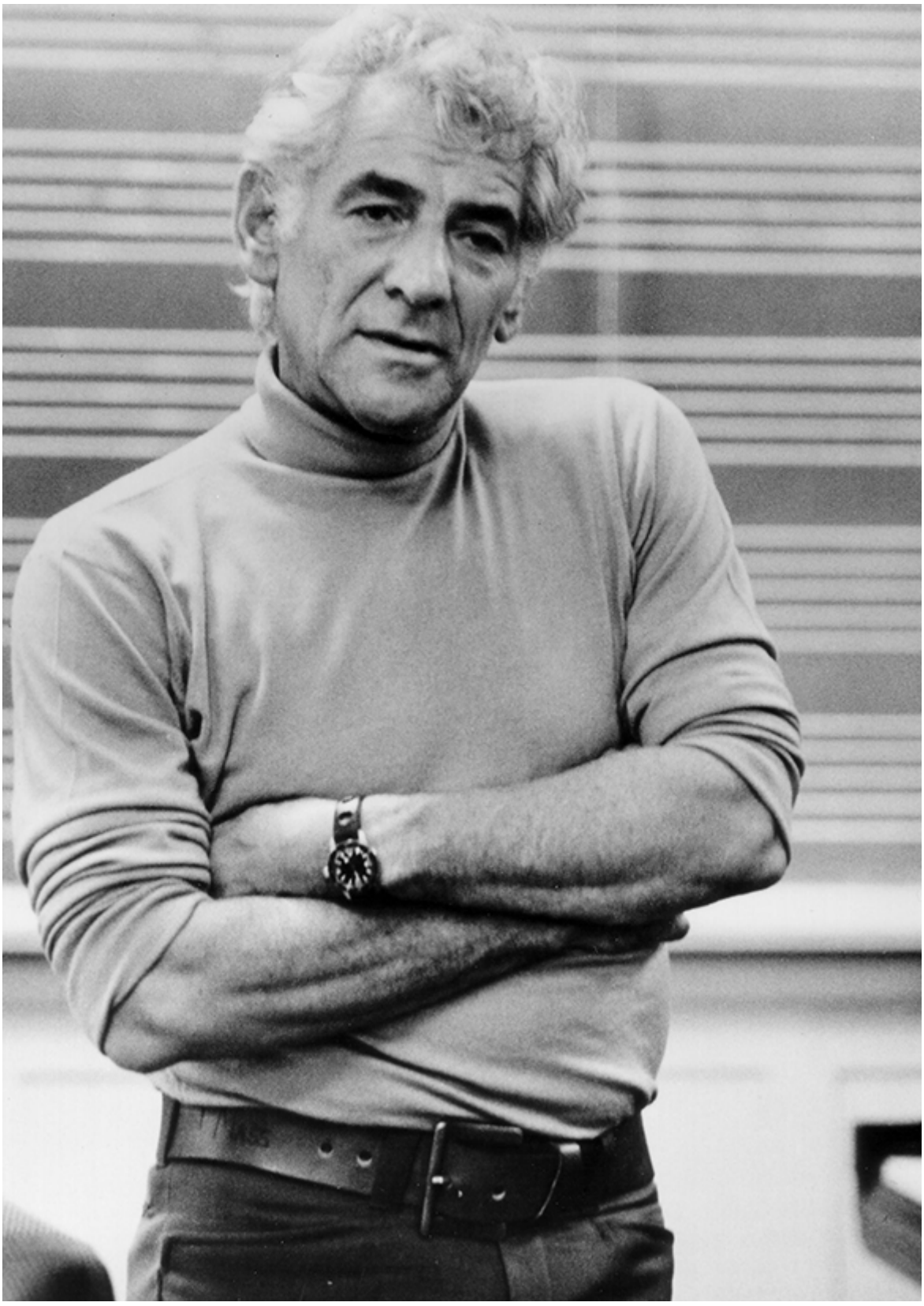


Côté DVD : avant tous ses confrères, Bernstein sut comprendre l'enjeu et le bénéfice de filmer ses concerts ; il partageait ce souci de mémoire, mais avec un temps d'avance car l'Américain préférait la fièvre voire la transe du live / direct, plutôt que le perfectionnisme statique d'un Karajan. Aujourd'hui que l'on soit pour l'un ou l'autre, force est de constater la pertinence de leur approche respective… toutes les deux accessibles grâce à … la Deutsche Grammophon. Ainsi le coffret Leonard Bernstein DG / DECCA regroupe en complément de l'audio des 121 cd, le complément fort utile voire impressionnant du Bersntein visuel, dont la présence et le charisme demeurent très photogénique : le profil d'empereur romain, pilotant ses troupes avec une tendresse sincère, amoureuse, gourmande se lit à l'image et renforce la terrible séduction du maestro : voir ici tout le cycle Beethoven, les symphonies certes (avec Gwyneth Jones dans la 9è, Vienne, 1979), avec Edda Moser dans **La Missa Solemnis** de 1978 ; distinguons aussi Fidelio (Vienne, 1978) ; **Candide** (LSO, dec 1989) ; **La Création / Die Schöpfung de Haydn** (juin 1986) ; et bien sûr tout **le cycle Gustav Mahler**, véritable monument anthologique où sous la baguette hallucinée de Bernstein, perce l'éclat des solistes associées : Janet Baker (n°2), Christa Ludwig (3), Edith Mathis (4), surtout l'odyssée spectaculaire viennoise d'août et septembre 1975, avec entre autres Edda Moser, Judith Blegen, Agnes Baltsa, Kenneth Riegel, Hermann Prey, José Van Dam (3 d'entre eux se trouveront pour les mêmes enjeux filmographiques chez Losey pour le Don Giovanni légendaire de 1979 : Moser, Riegel, Van Dam…). Voir Bernstein diriger, c'est éprouver et vivre la musique avec lui, et son orchestre, ses solistes : ainsi, autres joyaux de ce cycle dvd époustouflant : répétitions (Mahler 5, 9, 1971, 1972) ; le programme télévisuel à vertu pédagogique (**The Little Drummer boy, Le petit tambour** :

immersion toute en finesse dans l'univers de … son cher Gustav Mahler, filmé à Tel Aviv, Vienne ; les Symphonies 4 et 5 de Tchaikovsky ; sans omettre, le choc que suscita en 1984, l'enregistrement du musical West Side Story, avec des stars du chant lyrique : Kanawa, Carreras, Troyanos… Voir et écouter Bernstein diriger sa propre comédie musicale de 1957, presque 30 ans après, avec le même soin q'une production lyrique du répertoire, demeure saisissant. Un auteur se surprend à être ému par sa propre création… qu'il semble redécouvrir dans une lecture lyrique classique. Immense réalisation par le film. Le docu a depuis gagné ses lettres de noblesse et galons de film anthologique. A raisons. Must absolu (DVD 34, « **the making of West side story », 1984**).

_____

LEONARD BERNSTEIN : Complete recordings on Deutsche Grammophon & Decca : 121 cd – 36 dvd – 1 blu-ray audio (intégrale des Symphonies de Beethoven, live recordings 1977 – 1979). A venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, 3 volets critiques proposant une analyse détaillée du coffret LEONARD BERNSTEIN DG / DECCA – Centenaire Bernstein 2018



LIRE aussi notre **dossier spécial Leonard BERNSTEIN centenaire**

2018

CD, compte rendu critique. ANITA RACHVELISHVILI (1 cd SONY classical)



CD, compte rendu critique. ANITA RACHVELISHVILI (1 cd SONY classical). La mezzo géorgienne Anita Rachvelishvili épingle les airs d'opéras qui ont fait sa gloire (Carmen chanté à 25 ans en 2009 à la Scala de Milan, aux côtés de Kaufmann et sous la direction de Barenboim)… mais aussi surtout ici de nouveaux rôles, amples, tragiques, princiers, taillés pour son instrument noble et large : Sapho et Dalila… c'est donc en plus des poncifs verdiens (Eboli, ou Azucena, rôle fantastique et halluciné qu'elle chante en février 2018 au Metropolitan Opera de New York, puis en juin à Paris), un récital qui comme celui de Jonas Kaufmann, chez le même éditeur (CD : " l'Opéra "), est une déclaration d'amour à l'opéra romantique français.

Sa Charlotte (Werther de Massenet) n'est pas mal non plus : les teintes miroitantes de la diva expriment et révèlent l'activité d'un psyché meurtri, maudite, qui en relisant les lettres du jeune héros de Goethe, a la prémonition de sa mort… Timbre charnel et cuivré, medium large, le chant souverain d'Anita, la nouvelle diva grave (plus grave encore que les

sopranos actuellement fêtées telles Yoncheva ou Netrebko), affirme une intelligence artistique pour nous exemplaire, par ses teintes murmurées idéalement contrôlées, un mezza voce rayonnant, à la fois éblouissant et coloré, qui confirme ce goût sublime de l'interprète pour l'intériorité (et non la performance, même si elle excelle dans le rôle d'Amnéris… auquel elle apporte d'ailleurs une nouvelle profondeur). Jamais tiré, ni crié, ni tendu, son chant cisèle le creux vertigineux du mot, ce qui donne la réussite de son premier air de Dalida (en réalité peu connu) : l'amoureuse séductrice saisit par sa langueur suspendue et des couleurs fauves là encore… enivrantes. L'écoute attentive de cet air de Saint-Saëns révèle des joyaux vocaux d'une étonnante intensité, d'une justesse idéale.

ANITA, nouvelle sirène contemporaine

Les oreilles pincées auront mis à mal l'imprécision linguistique du français ainsi détérioré (en réalité peu de chose, des vétilles qui affectent à peinent la beauté et la sureté d'un chant très abouti) : quelle beauté du timbre accordé à un goût exemplaire pour le pianissimo. Voluptueuse et ciselée, diseuse contrôlant comme peu l'émission et la projection, Anita Rachvelishvili s'entend à merveille à sculpter son timbre dans la défense de SAINT-SAËNS précisément et de MASSENET : du premier sa Dalila éblouit par ce sens de la mesure (qui n'est pas pudeur lisse) ; du second, sa **Charlotte** trouve des couleurs félines, … splendides. Il est évident qu'avec un coach vocal plus exigeant en français, la diva mezzo dominera demain toutes les scènes lyriques mondiales. Elle a le potentiel vocal et la magnétisme inouï d'une Elina Garanca (d'autant que cette dernière ne maîtrise pas mieux son français : mais sa récente Eboli à Bastille a foudroyé pourtant l'audience, non sans raison). C'est dire.

Chez les Italiens, là encore la dextérité habitée d'Anita Rachvelishvili, et cette présence singulière envoûte. De Mascagni, sa **Santuzza** (de Cavalariana), le mezzo langoureux, inquiet, en vertige et panique contrôlée, régénère la perception et le compréhension de l'amoureuse blessée, trahie, perdue. Anita Rach. apporte et cisèle une jeunesse racée nouvelle qui contraste avec le medium plus large des femmes mûres plus habituellement entendues dans le rôle. La jeune diva trentenaire apporte une couleur et une lumière nouvelles. Une grâce inédite dans le personnage vériste qu'elle adoucit et enrichit ainsi considérablement.

Autre séquence méconnue mais révélatrice : « la cavatine du roi Tamar », extraite de La Légende de Shota Rustaveli de Dimitri Arakishvili, compositeur compatriote de la diva divina, véritable opéra majeur de la Géorgie. **L'écoute attentive de l'album « ANITA RACHVELISHVILI », mérite sans hésiter le CLIC de CLASSIQUENEWS**. Aux côtés de Jonas Kaufmann, ou la jeune soprano Regula Mülhleman, le label SONY affirme sa présence comme la marque aujourd'hui incontournable des grandes voix actuelles.

La finesse, l'intelligence, la suavité filigranée de ce timbre de velours, à la fois grave et délicat, subjuguent. A suivre.

_____

LIRE aussi notre **annonce du cd événement d'Anita RACHVELISHVILI**

CD, événement, annonce. Anita Rachvelishvili, mezzo (1 cd SONY, à venir le 2 mars 2018)

CD, compte rendu critique. ANITA RACHVELISHVILI (1 cd SONY classical) – CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018

CD, compte rendu critique. PORPORA : OPERA ARIAS par Max Emanuel Cencic (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. PORPORA : OPERA ARIAS par Max Emanuel Cencic (1 cd Decca). Peu à peu se révèle l'ampleur des champs lyriques baroques explorés et défendus par le contre-ténor, plus altiste que sopraniste, à l'agilité à présent maîtrisée dans le medium d'une voix plus large et sombre qu'éclatante. Evolution naturelle, son timbre s'est « tassé » dans le milieu de la tessiture car l'élasticité et les aigus se sont tendus. Il enregistrait **Germanico in Germania, à l'été 2016 (enregistrement qui garde ainsi la mémoire du festival d'Innsbruck 2015, – belle résurrection, salué par CLASSIQUENEWS)** ; voici une nouvelle exploration salutaire dans le monde si conventionnel de l'opéra seria napolitain, où prime surtout la virtuosité, moins la caractérisation. D'ailleurs dans ce GERMANICO révélé (créé à Rome en 1732), le chant rien qu'agile et pétaradant de la très agile Julia Lezhneva (Ersinda) rappelle tout ce qu'a de finalement limité un style uniquement orienté par le clinquant, certes magnifiquement mécanisé.



Plus trouble, proche toujours du texte et juste dans ses intentions au regard des situations dramatiques et de leur caractère, Cencic dans **ce nouveau florilège d'airs d'opéra de Propora – certains en première mondiale (7 sur 14)**, réussit à nous captiver grâce au métal souple et charnel de son timbre même tassé. En mars et septembre 2017, et en studio pour Decca toujours, le contre-ténor croate né en 1976, ressuscite ou recrée plusieurs tubes composés **entre 1728 et 1740** pour les cités lyriques que sont Venise, Naples, Rome, et aussi Dresde… et même Londres, où la mécanique virtuose de Porpora fut

invité à grands frais et grands enjeux, pour dévisser l'aplomb du Saxon Haendel / Handel.
Dans la vivacité guerrière conquérante, ou la hargne revancharde voire colérique, le timbre sait scintiller de milles feux. Sans omettre l'alanguissement plus tendre voire intérieur (Filandro : « *Ove l'erbetta…* ») : la palette des affects / sentiments relève d'une précision systémique, dont l'élève de Porpora, Farinelli, fut le meilleur et légendaire emblème. Malgré l'écriture répétitive d'un Porpora quand même démonstratif, le soliste sait varier et nuancer l'enjeu expressif voire poétique de chaque séquence. Dans ce kaléidoscopes de scènes pastorales et martiales, l'ambitus sombre donc profond de Cencic sait nous captiver donc, d'autant que les instrumentistes d'Armonia Atenea et son chef George Petrou redoublent d'accents âpres et expressifs d'une indiscutable tension ciselée. Passionnant.

_____

CD, compte rendu critique. MAX EMANUEL CENCIC : PORPORA Opera arias (1 cd Decca, 2017).